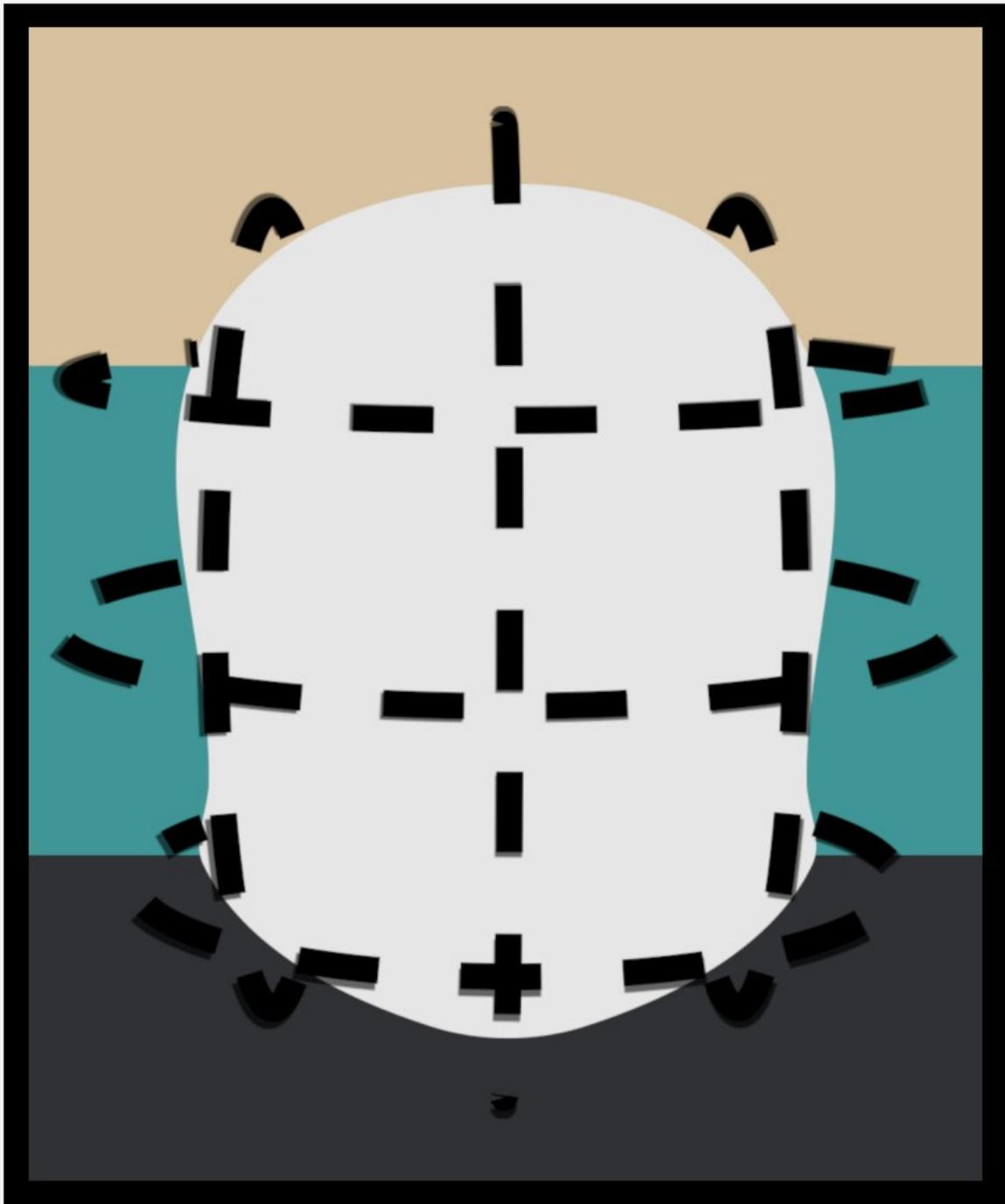


# Citoyenne des Temps Futurs



***Citoyenne des Temps Futurs***  
***Partie 2***

## Chapitre quatrième : *Ode à la Basse-Citoyenneté. De la grandeur des bouches. Piscine. Un genre de sixième sens. Différence de taille. Une bizarrerie ?*

---

Au sortir de la baignoire où je me suis changée en Basse-Citoyenne, je me sens groggy, large, mais aussi *forte*. L'impression de pouvoir casser des murs avec ma tête. Me voilà travailleuse manuelle ; dans quelle branche, je n'en suis pas encore sûre. J'espère que ce sera quelque chose qui ressemble à mes vieux emplois pré-saut dans le futur.

— Tu es missionnée au Service Eau et Lumière, m'apprend Traïzie dans mon dos.

Je me retourne. Elle regarde quelque chose à côté de ma porte d'entrée, mais je n'ai pas le temps de m'intéresser à quoi parce que oh bordel Traïzie est gigantesque. Et fine. Et carrée d'épaules. Et douce de fesse. Et nue. Et je vais mourir.

Sauf que je ne décède pas et qu'en quelques instants, me voilà calmée. J'observe mon cerveau travailler sur lui-même. Effet secondaire de la Basse-Citoyenneté ? Sans doute, je n'ai pas la tête aussi froide dans mon état normal.

Traïzie me fait face et je m'efforce de ne pas la regarder dans la poitrine. Un peu rouge, elle va se recouvrir d'un de mes draps. Je lui prêteraï bien des vêtements mais je soupçonne que ceux de mon placard ne sont pas conçus pour lui aller. Le silence devient source de gêne. Je tente un :

— Alors comme ça tu es Haute-Citoyenne, maintenant ?

Elle retrouve le sourire.

— Oui ! Je vais pouvoir mettre en place les idées que je veux. Comment te sens-tu, Basse-Citoyenne ?

Traïzie me jette un regard de haut en bas qui la fait ressembler à quelqu'un qui essaierait de me mater dans la splendeur de ma nudité.

*C'est exactement ce qui est en train de se passer*, suggère mon cerveau. Je choisis d'ignorer cette idée saugrenue.

Mon amie se noue un paréo dans mon drap, me salue et m'annonce qu'elle doit rentrer chez elle se préparer à la nouvelle période. Je la laisse partir.

La chose à côté de ma porte, donc ! Il s'agit d'un écran encastré au mur, dévoilé par le coulissement d'un panneau indiscernable du reste que Traïzie m'a ouvert. On m'a déjà parlé de boîte à messages, non ? Ce doit être la mienne, puisque l'écran affiche une interface qui a tout copié aux vieux clients mail, empilement de rectangles qui me disent quand le message est arrivé, qui me l'a envoyé, et ses premières phrases.

« Votre nouvelle assignation est le Service Eau et Lumière, au grade d'apprentie. Le Bas-Citoyen Mérisha sera votre instructeur. Compte tenu de votre situation d'étrangère, il viendra vous chercher à votre domicile pour vous conduire aux bureaux du Service Eau et Lumière. »

Merci, mystérieux inconnu qui a remonté aux pontes que je n'arrête pas de me perdre dans la Société.

Eau et Lumière ? Est-ce qu'on ne serait pas en train de parler de l'électricité et de la plomberie ? Si c'est ça, je suis chanceuse : les plombiers existent depuis le néolithique, les électriciens depuis un peu plus tard que ça, ce sont bien sûr des métiers très techniques mais j'ai des bases datant du 21ème siècle qui devraient me mettre en route. Mieux que quand on a essayé de me faire programmer la Nuée, en tout cas.

Je fais mon ménage. La baignoire à rotation s'est vidée ; mon lit se replace par-dessus sans une hésitation. Les habits dans mon placard ont bien été modifiés pour ma nouvelle corpulence, ceux que j'ai laissés tomber par terre avec moins de succès. Vu les plis, je dirais que la Nuée n'a pas réussi à bien définir leur forme et à les retailler. Je les remets sur cintre, ils seront peut-être corrigés à la prochaine rotation. Qu'enfiler ? Je tente un combo tunique-pantalon-tablier : je risque de me salir.

En passant, je n'ai jamais lavé mon linge. Y a-t-il un service Lingerie qui l'a fait sans que je m'en rende compte ? Ou la Nuée s'en charge-t-elle ? Ou un système automatique dans mon placard ? Les trois sont possibles.

Ou pire : j'étais censée prendre soin de mes vêtements moi-même et mon odorat s'est anesthésié à force de porter du linge qui pue.

Non, sans doute pas. Traïzie aurait fait la remarque.

L'horloge sonne le début de la période de travail. Déjà ? Soit le temps file, soit les contraintes de la productivité dans cet endroit sont absurdes. Eh, pourquoi pas les deux. On sonne à ma porte.

— Mérisha, je suppose ? demandé-je au nouvel arrivant.

Il me sourit avec tellement de dent qu'on devine la gencive. Sa main vient s'abattre en coupe sur mon épaule.

— Bénédikéta-Marie ! Citoyenne des Temps Passés sauvée d'un destin terrifiant ! Je suis heureux de te rencontrer. Sois la bienvenue dans la plus belle des castes, le plus beau des services, et la plus belle des instructions fournies par le plus beau des instructeurs.

D'accord : cet homme candidate en même temps aux postes de Meilleur Ami et de Pire Collègue, et les prochaines minutes vont déterminer quel job je lui donne. Faute d'une meilleure idée, je le copie : ma main sur son épaule. Nous gardons la pose une bonne demi-douzaine de secondes. Il lâche un soupir tragique.

— Je ne te plais pas. J'aurais dû m'en douter. Dans ma bêtise de Haut-Citoyen, j'avais imaginé que, peut-être, j'aurais l'honneur de plaire à la mystérieuse Citoyenne venue du fond du temps. Tu comprends pourquoi je préfère la Basse-Caste : moins d'idées stupides. C'est parti !

Il se retourne et s'en va. Je ferme ma porte à la volée et le rattrape à marche forcée. Je l'interroge :

— Comment ça, tu ne me plais pas ?

— C'est évident, je ne te donne pas envie de coucher avec moi.

— Ça oui, mais comment tu le *sais* ?

Mérisha s'arrête net. Les mots mettent un peu de temps à s'organiser pour jaillir de sa grande bouche :

— Tu te rendras vite compte que nous, Bas-Citoyens, avons un accès privilégié aux vérités de nos corps. Nous ne pouvons pas nous mentir à nous-mêmes. Un Haut-Citoyen peut oublier de manger, de boire, de pisser, oublier jusqu'à son nom dans le travail intellectuel ; ça nous est impossible. Ne pouvant continuer à vivre dans mes rêves, il me crève les yeux que ni ta peau ni tes boyaux ne veulent de ma compagnie.

Les Bas-Citoyens ont un détecteur d'attirance ? Les Bas-Citoyens ont un détecteur de *consentement* ? Ce doit être la raison pour laquelle seule la Basse-Caste s'occupe du service du Sexe. Enfin, c'est la version gentille de l'explication, l'autre étant que cette civilisation a hérité de la nôtre où nous n'avons jamais réussi à nous débarrasser de l'idée que le travail du sexe dégrade la qualité de l'individu et doit donc être effectué par des personnes marginalisées – ce qui a pour effet secondaire intéressant de renforcer le sentiment de supériorité des autres.

Quelques couloirs et une porte à double battant plus tard, nous voilà au service Eau et Lumière. Je reconnais certains des outils accrochés à la taille et aux cuisses des ouvriers sur un harnais du plus pur style *industrial butch*. Me pousse au cœur un petit pic de nostalgie pour les astromines. Tout petit : il ne faut pas déconner non plus, le capitalisme effréné dans l'espace restait une machine à broyer les travailleurs.

Mérisha me guide pour un premier tour du service : des salles de réunion dont je me demande ce qu'on peut bien y faire, la réserve d'outils, une cantine – tiens, ici on ne mange pas à son bureau comme aux Instructions de la Nuée –, des ateliers pleins de matériel, le bureau du patron, le vaste dock de recharge des talkies-walkies... Ah, la technologie bâtarde de la Société.

Parlons du patron, un Bon-Citoyen à l'air perpétuellement au bord de la crise de nerfs répondant au nom de Qilipé. Il m'accorde à peine cinq secondes de traitement spécial avant de rebalancer toute ma responsabilité sur Mérisha. Les tickets lui arrivent sur un de ces gros moniteurs en forme de cube ; il semble qu'il y fasse le tri entre un travail gérable par la Nuée, à fourguer au service des Instructions, et un travail complexe à laisser entre des mains citoyennes.

Qilipé passe un ticket à Mérisha et Mérisha m'embarque gérer une fuite d'eau chez les Citoyens Parents. Cinq d'entre eux se sont construit une *piscine* – en citoyen, littéralement : grande baignoire – dans le but de, je cite, « rigoler un peu ». Mon mentor leur fait la morale tandis que je resserre le joint du raccord pas du tout autorisé qu'ils ont posé sur le tuyau qui traverse leur espace récréatif. Mon oreille tombe en alerte sur un :

— ... évidemment que vous vous en fichez, vous allez bientôt mourir, vous ! Mais nous, et nos enfants, et les enfants de nos enfants, on en aura besoin, de cette eau !

Ce sont des propos à déclencher une guerre, mais les Parents se marrent :

— Vous ferez comme on a fait, vous en volerez plus à Robert !

— Son-nom-est-abominable, rétorque Mérisha d'une traite.

Il sursaute et me jette un regard. Je le lui rends. Comme j'ai arrêté la fuite et que la Nuée attend notre autorisation pour éponger l'eau répandue, il me propose de repartir du bout des lèvres.

Mon instructeur reste muet sur le trajet de retour au service Eau et Lumière, et moi je repense à Philanca. Est-ce que j'ai vraiment besoin de pactiser avec la femme qui a essayé de me tuer si je peux avoir toutes les réponses que je veux rien qu'en faisant ami-ami avec cette grande bouche ?

Je passe la deuxième période à l'atelier à réapprendre l'électricité. Je n'arrive pas à reconnaître le type de diodes électroluminescentes ; ce sont peut-être des OLEDs, des PLEDs ou des PHOLEDs ou une autre technologie encore. Heureusement, ça n'a pas d'incidence sur leur branchement. Mérisha me voit craindre le coup de jus ; il me demande ce que je dois faire en cas d'incendie. J'hésite, et il répond : « Partir. »

— La Nuée se charge des feux ?

La Nuée se charge des feux. Encore un de ces automatismes programmés. J'en déduis que la notion de flamme récréative n'existe pas ici. Entre ça et l'absence d'accès à l'extérieur, je peux oublier toute velléité de faire de la poterie.

Qilipé nous surprend de sa visite. J'aurais pourtant cru qu'il n'avait ni le temps ni l'envie de s'intéresser à moi. Ma croyance se confirme : il taille le bout de gras avec Mérisha et ne m'accorde pas la moindre attention. Mon instructeur entretient la conversation avec ce torrent de mots qui est sa spécialité, et...

Et...

Je sens quelque chose. Entre les deux. Une proximité, une prolongation du regard. Le patron se mord la lèvre inférieure en hochant la tête de haut en bas en réponse à une réplique de Mérisha qui ne méritait pas tant d'enthousiasme. Ce dernier trouve un prétexte fallacieux pour replacer une mèche de cheveux de Qilipé derrière son oreille et sa main s'attarde sur sa joue.

Ils veulent niquer.

J'ai retrouvé mon peuple. Enfin, le peuple cousin de mon peuple. C'est pareil.

Qilipé entend la sonnerie de la période et quitte la pièce en hurlant. Mérisha lui crie un affectueux message de réassurance vis-à-vis de son retard. Je coupe le générateur de mon circuit, parce qu'il faut qu'on parle.

— Dis donc, plus beau des instructeurs, notre patron a l'air d'un très bon ami à toi !

Mérisha rougit. Je renchéris :

— Pourquoi rêvais-tu de me rencontrer quand tu avais Qilipé ?

— Qilipé n'est pas une Citoyenne.

Le même mur culturel, la même normativité stupide. Heureusement, je me suis réveillée avec le pouvoir de casser des murs à coups de tête.

— Est-ce que ça t'intéresserait que je te raconte une histoire du passé, Mérisha ?

Son regard s'arrondit, son expression se fait attentive. Je ne peux prendre ça que pour un oui.

— Est-ce qu'il existe une raison officielle pour laquelle les Citoyennes sont plus petites que les Citoyens, dis-moi ?

Mérisha bredouille que c'est comme ça et qu'il n'est pas sûr de pourquoi mais que c'est parfois pratique pour déterminer si quelqu'un est une Citoyenne ou un Citoyen. Face à tant de flou, je me sens le champ libre, et je lui raconte.

Je lui raconte le temps où les nouvelles générations sortaient des Citoyennes et où les Citoyens n'étaient pas très sûrs de leur contribution au résultat. Peut-être qu'ils avaient fini par remarquer

quelque chose, ou alors qu'ils avaient été pris de jalousie face à ce pouvoir féminin. Toujours est-il que les Citoyens décidèrent un jour que les Citoyennes valaient moins qu'eux, méritaient moins qu'eux. Moins de nourriture, moins de repos, moins d'amour. Et tous ces besoins vitaux niés ratatinèrent les Citoyennes.

Parce que les Citoyennes étaient des Citoyens de seconde zone, et qu'en même temps elles étaient ce réceptacle dans lequel un Citoyen devait s'adonner au sexe, la notion de sexe elle-même devint sale, honteuse ; quand du sexe se produisait, un Citoyen volait quelque chose à une Citoyenne. La Citoyenne en sortait diminuée, le Citoyen grandi.

En conséquence, deux Citoyens ne pouvaient plus faire de sexe ensemble. Comment cela aurait-il marché ? Les deux ne pouvaient pas gagner dans l'échange. L'un d'eux perdrait quelque chose, et perdre quelque chose c'était devenir une Citoyenne, cet être méprisable.

Serait-ce toujours le cas dans la Société ? Les Citoyennes sont-elles inférieures aux Citoyens ?

— Non, pas du tout. Je ne savais pas que les choses étaient comme ça de ton temps.

Le sexe consiste-t-il pour un Citoyen à voler quelque chose à une Citoyenne ?

— Non, mais *non* ! Je ne vois même pas ce qu'on peut voler, du plaisir ? C'est abominable, tout le monde doit prendre du plaisir. À quoi d'autre d'autre servirait le sexe ?

Coucher avec un autre Citoyen est-il interdit parce que ce serait le transformer en sous-Citoyen, à défaut d'une Citoyenne ?

— ...

J'ai cassé Mérisha. Son regard s'est vidé. Pas si en phase avec leur nature, les Bas-Citoyens, si celui-là s'avère capable de résister à ma rhétorique. Même si je reconnais que ce résumé des rapports homme-femme dans les sociétés occidentales tient plus du conte de fées que de l'analyse sociologique, il devrait mouliner assez fort mon instructeur pour lui faire apparaître l'évidence de sa bisexualité.

Normalement, ici, je joue en mode facile : s'il aime les femmes, Mérisha sait déjà ce que c'est que de désirer quelqu'un ; s'il est si fort que ça pour renoncer à ses illusions, il va bien voir la même chose que j'ai vue.

Il tire une chaise et s'assoit. Tête vers le sol. Visage entre les mains. Grande respiration. Regard interrogateur vers moi.

— Comment est-ce que tu sais quelque chose de si simple, de si facile, et comment est-ce que toute la Société l'ignore ?

— Je ne suis pas sûre. Peut-être que la Société a été fondée par des Citoyennes qui pensaient la même chose que l'histoire que je t'ai racontée. La Société n'existait pas à mon époque.

Mérisha songe encore. Son talkie s'allume de la voix de Qilépe : un logement plongé dans l'obscurité. Ça va nous faire travailler jusqu'après la fin de la période ; acceptons-nous quand même la mission ?

— On y va, répond mon mentor. Et, patron ? Que fais-tu ce soir ?

Qilépe bredouille son absence de programme.

— Je veux te voir et te parler. Chez toi ou chez moi ?

Un silence. Puis : « Chez moi. » La conversation prend fin. Mérisha m'annonce qu'il ne pourra pas m'instruire parce que ses idées sont ailleurs et me propose de me ramener chez moi sur son trajet. Je le remercie, nous partons.

Je n'ai pas remis à sa place le panneau de ma boîte à messages. À peine entrée m'attaque un billet de Traïzie, qui veut tout savoir de ma première journée. Je lui réponds que je passerai chez elle lui raconter mes aventures en détail, j'attrape mon repas livré par le service Restauration puis je me mets en route.

L'heure est grave et j'en tremble.

Parce que je vais découvrir si je me suis bercée d'illusions. S'il y a bien quelque chose de sapphique dans l'affection de Traïzie pour moi. S'il me reste une chance, dans ce monde étranger, de refaire ma vie accompagnée. Un but dérisoire quand j'étais persuadée de la nature totalitaire de la Société il n'y a pas si longtemps, mais le cœur veut ce que le cœur veut. Et le clitoris, n'en parlons pas.

Traïzie a entrouvert sa porte et l'ouvre en grand dès qu'elle me voit arriver. J'essaie de la regarder de cette œil stupide qui se contente de voir et n'interprète pas. *Elle est heureuse de ma venue.* Nous entrons. *Son bonheur ne fléchit pas.* Je pose mon plateau-repas sur la table de la cuisine, à côté du sien, à la recherche d'un plan.

Je ne dis rien, y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? Une pointe d'inquiétude, qui embraye sur le déchaînement de son imagination : j'entends presque le cerveau de Traïzie fumer, à calculer tous les tracassés possibles qui expliqueraient mon mutisme. Ah, la paranoïa, triste fardeau des Hauts-Citoyens. Je lui souris, la prends dans mes bras et la serre fort, ce qui, différence de taille oblige, me plonge la tête dans ses seins. J'y frotte ma joue, en toute amitié, puis je regarde le résultat.

Qu'il s'en passe, des choses, sur ce visage ! Son expression est surprise, mais pas de la mauvaise surprise, plutôt celle de la réalisation d'un espoir qu'elle ne se savait pas entretenir. M'étant réveillée avec la force de soulever le monde, je la fais décoller du sol, ce à quoi elle s'emploie en poussant des petits cris aigus. Ses fesses que je frôle ? Une coïncidence. Et je regarde le résultat.

Nous sommes dans le gris, dans la pénombre, dans le flou, et une part d'elle veut crier la vérité, et l'autre nie, mais je crois que ça y est, j'ai ma preuve, je l'ai vue dans ses gestes, dans le tremblement de ses bras autour de mon cou, dans l'odeur humide qui perce de sous sa robe, dans sa respiration haletante qui ne lui permet plus de fermer la bouche. Cette preuve me rend puissante et, en même temps, me pétrit de pitié.

Ma chérie ne comprend pas ce qui lui arrive. On a nié son désir, volé son plaisir, gâché des années de sa vie à lui faire essayer encore et encore l'amour des hommes. Ce temps est révolu.

Je redonne sa liberté à Traïzie en la plaçant, assise, sur la table ; ça la fait rire. Elle reprend contenance, croise ses jambes, tape une pose digne d'une pin-up. Tout en appréciant la vue, j'enlève mon tablier puis ma tunique. Le résultat : Traïzie perd de nouveau son sang-froid. J'attends un peu qu'elle reprenne son calme. Il s'avère que je risque d'attendre longtemps.

— Traïzie ? Ma belle amie. Parle-moi.

Elle tremble si fort qu'au moment d'ouvrir la bouche, j'entends ses dents qui claquent. Ma pauvre, pauvre chérie.

— Parle-moi avec tes mains, alors.

Elle attrape les miennes et me guide, d'abord hésitante, puis plus du tout. Et moi, je la soulage, enfin, de sa bizarrerie.

## Chapitre cinquième : *Un enchaînement de consonnes. Je vous ennue ? Merci pour la traduction. Hypothèses. Un diner entre couples. Humain ?*

---

Durant toute ma période de Basse-Citoyenne, la vie est *douce*. Vraiment. Rien à déclarer. Tout roule.

Plus souvent que jamais, je me réveille la tête sur l'épaule de Traïzie ou la sienne sur la mienne, chez l'une ou chez l'autre. Elle me murmure des douceurs à l'oreille autant pour me complimenter que pour expérimenter ce que ça lui fait de m'aimer de cette manière. Un matin, elle laisse même tomber le Marie et tente un :

— Bénédikéta...

Je hausse un sourcil.

— C'est ton vrai nom, c'est ça ? Ma Bénédikéta.

Il y a quelque chose de mignon dans la démarche, mais d'insatisfaisant. Je la corrige :

— *Bénédicte*.

— Bénédikeuteu.

— *Cte*.

— Ke-te...

Le son de sa propre voix l'amuse. Elle répète :

— Ke-te, ke-te, ke-te, ke-te...

Et, inspirée par le bruit, Traïzie m'apprend que la Société connaît encore mes pires ennemies : les chatouilles.

Je ne supporte pas les chatouilles. Ma peau trop sensible et mes nerfs aux aguets se font une joie de me relayer l'agression. Une caresse un peu maladroite suffit à déclencher mon tourment. Par malheur pour moi, après tout ce que la Société a transformé dans ma chair, il s'avère que mon incapacité à résister aux guilis reste une composante primaire de mon organisme.

Quoi ? Je vous ennue ? Moi, on me dit de raconter, je raconte. Évidemment, il y a moins à raconter quand tout va bien.

Le même soir où j'emballe Traïzie, Mérisha et Qilépé se trouvent. De ce que j'en sais, ils sont toujours ensemble. Je ne fais rien exploser au travail, ni Eau ni Lumière, et mes rapports de performance se révèlent plus doux qu'aux Instructions de la Nuée. Beaucoup trop vite, ma vie de Basse-Citoyenne s'achève et celle de Haute-Citoyenne commence.

Ma petite amie et moi ne partagerons pas la même baignoire, cette fois-ci : Traïzie craint de ne pas pouvoir retenir ses pulsions et nous ne sommes pas certaines de vouloir niquer en présence de la Nuée. Le sexe squatte un peu trop les pensées de mon amante à mon goût ces temps-ci, surtout que son inexpérience frustrerait la gouine la plus patiente, mais je lui pardonne l'exubérance : elle a des années d'orgasmes à rattraper.

J'ai voulu lui parler de ce que ça signifierait pour notre relation, qu'elle soit désormais Basse-Citoyenne et moi Haute-Citoyenne, mais elle n'a pas paru comprendre mon appréhension. Depuis sa naissance, elle est habituée à connaître les gens dans leurs trois castes, sous trois apparences ; elle ne voit pas pourquoi nous serions moins attirées l'une par l'autre après la rotation. Elle est même excitée du renversement de notre différence de taille. D'un autre côté, je dois reconnaître que sa transformation de Bonne-Citoyenne en Haute-Citoyenne n'a pas changé grand-chose à mes propres sentiments.

Tous mes habits sur cintre, en position dans la baignoire, je m'ennuie quand vient soudain l'heure attendue.

*Bonjour, Bénédicte Marie. Ça faisait longtemps ! Ravi de voir que vous vous intégrez.*

Attendez une minute, ce n'est pas le même message qu'à ma première rotation. Je croyais la Nuée moins adaptable que ça.

*Oh, Citoyenne, n'entrons pas dans le débat de ce qui est de l'intelligence artificielle ou pas. Je possède une grande quantité de messages automatiques. En revanche, je ne sais pas si je dois m'inquiéter que vous n'ayez pas encore remarqué qu'on vous les a traduits en français.*

Je vous l'accorde, vous vous en seriez aperçu plus tôt si j'avais raconté mon histoire autrement, mais vous ne parlez pas citoyen alors il faut bien que je m'adapte.

Je m'endors, je me réveille, je sors de la baignoire, je m'effondre parce que la Haute-Citoyenneté m'a été livrée avec un sévère cas d'hypotension orthostatique.

*Tout va bien, j'en ai pour une minute.*

La Nuée pratique encore plus de bidouilles sur mon corps. Je me relève. Il n'y a pas de miroir de plein pied dans mon appartement – ni nulle part ailleurs dans la Société -, rien qu'un petit ovale dans ma salle de bain. J'essaie de m'y mater. Je n'ai jamais été aussi grande, ni aussi mince, bref je n'ai jamais autant ressemblé à ce canon de beauté réactionnaire de mon époque qu'est le mannequin pour lingerie ; je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser.

Mon esprit part en réflexion. Je ne saurais pas récapituler dans quelles directions il s'est aventuré, il aurait fallu que je prenne des notes au fur et à mesure, ce à quoi je n'ai pensé que plus tard. À un moment je décide que je n'ai pas réellement envie de m'attarder sur le sujet et j'essaie d'organiser mes pensées à grands coups de massage de tempes.

Effet secondaire de la Haute-Citoyenneté ? Je ne me sens pas vraiment plus intelligente, tout comme je ne me suis pas sentie plus con comme Basse-Citoyenne ; je ne suis pas certaine de ce qui se passe.

Ma boîte à messages ! J'ai dû recevoir mon affectation. J'y cours en longues enjambées graciles dont je ne sais toujours pas quoi penser.

« Vous n'avez pas d'assignation pour cette rotation. Puisqu'il ne s'agit pas d'un refus de travail de votre part, vous ne subirez aucune sanction. »

Ce doit être...

1. Une erreur. Le système m'a oubliée, glitch que je suis dans sa programmation des naissances.

2. Un aménagement. Le système a trouvé un besoin de bras supplémentaires dans la Bonne et la Basse Caste mais n'a pas réussi à me dégouter une occupation utile dans la Haute.
3. Une punition. J'ai commis quelque chose qu'il ne fallait pas et qui n'est pas assez illégal pour mériter un procès - ou alors si tabou que je dois être sanctionnée en catimini.
4. Un test. Je dois deviner moi-même mon affectation et ainsi prouver que j'en suis digne.
5. Un sabotage. Philanca fait encore des siennes et m'attaque cette fois-ci en me privant d'activité.

Je décide que la meilleure façon de découvrir ce qui se passe est encore de demander des précisions – quitte à être ignorée, ce serait toujours un indice – ce à quoi je m'attelle. Je pèse chaque mot dans ma réponse, puise dans ma mémoire le vocabulaire citoyen qui, je crois, décrira le mieux mon problème et claque le plus fort. Une heure plus tard, satisfaite de mon œuvre, je l'envoie.

« Merci de ne pas répondre aux messages automatiques ; votre demande ne sera pas traitée. »

Mon moral, remonté par mon impression de gérer adéquatement la situation, dégringole. Un moment de black-out ; je me réveille par terre. Il semblerait que, pour la première fois depuis la fin de mon adolescence, je vienne de claquer un bon vieux malaise vagal. Qui aurait cru que la Haute-Citoyenneté rendait aussi fragile ?

Je me relève, m'assois, bois de l'eau. Mes entrailles hésitent entre se nouer de peur ou de honte. Peur : de Philanca, de l'avenir, de l'inconnu. Honte : d'être inutile, d'être souffrante, d'être impuissante. Dommage que la Société ne connaisse pas la coutume d'aromatiser de l'eau chaude ; je me serais bien enfilé un café, un thé, une camomille, n'importe quoi qui me fluidifie l'intérieur du bide.

Ma porte est ouverte par quelqu'un du Service de l'Hygiène. Traïzie entre et affiche sur son visage une surprise ravie. Petite et voluptueuse, survêtue d'un tablier pour son emploi de femme de ménage, mon amante éveille encore en moi les mêmes désirs de lui faire l'amour jusqu'à tomber dans les pommes ; si on m'avait dit de mon temps que je m'avérerais aussi peu superficielle avec les femmes du futur, je ne l'aurais jamais cru.

— Tu es chez toi à cette heure-ci ?

Elle passe ses bras autour de mes épaules dans un élan d'affection. Mes doigts s'entremêlent aux siens et les écrasent dans un élan d'affliction. Je lui révèle la cause de mon état :

— Je n'ai pas de travail !

Traïzie vérifie ma boîte à messages et me le confirme sur un ton moins alarmant. Je panique :

— Est-ce que c'est une erreur ?

— Si c'en est une elle est de leur côté, pas du tien, et tu n'as rien à te reprocher.

— Ou un sabotage ? Philanca...

— Même chose : ce ne serait pas de ta faute.

— C'est peut-être un test...

— Non. Ce serait un test idiot : il n'y a pas d'indice dans le message. Tu es en vacances.

Comme je ne me calme pas, elle revient me voir et peigne mes cheveux de ses mains. Une idée lui prend : je la vois fleurir sur son visage en un petit sourire.

— Tu as besoin de te détendre. Invitons des amis à dîner. Chez Mérisha, dès le début du repos ?

J'accepte. Une fois réinventée la notion de couple, la faute à un Service du Sexe qui n'a pas encore reçu le mémo (« *Nous sommes extrêmement gays : merci de modifier vos prestations en conséquence. Cordialement, les gays* »), celle de dîner entre couples est vite apparue à Traïzie.

Actuellement, il n'y a que moi qui suis Haute-Citoyenne ; Qilépe et ma copine sont de la Basse-Caste, Mérisha a rejoint la Bonne. Raison pour laquelle nous squatterons son appartement : les meubles sont certes optimisés pour lui mais encore navigables pour nous. À la rotation d'avant, vivre chez la Haute-Citoyenne Traïzie m'était aussi inconfortable qu'il le lui était de vivre chez la Basse-Citoyenne Marie.

Ça règle le problème immédiat de remonter mon moral, mais...

— Qu'est-ce que je vais faire de toute cette rotation ?

Traïzie me renvoie un regard désolé, puis formule sa réponse :

— C'est l'occasion de découvrir de nouvelles choses. Ou des choses pas nouvelles du tout que tu devrais déjà savoir. Je dois travailler.

Je quitte la pièce pour la laisser tranquille. Dans la catégorie des choses que je devrais déjà savoir, il y a « retrouver mon chemin dans la Société ». Heureusement que je sais à peu près où vit Mérisha.

Après en avoir fini avec mon appartement, je ne sais pas quand, Traïzie trouve le temps de me faire livrer des magazines : un sur l'Alimentation, un sur la Restauration, un sur l'Eau et la Lumière, un sur les Instructions de la Nuée. Un petit mélange d'utilité et de ce qu'elle croit avoir deviné de mes goûts.

Les feuilletant, j'apprends plusieurs choses :

1. Il n'y a pas d'importations de nourriture dans la Société, tout est produit sur place ; il n'y a pas d'importations d'eau ou de minéraux dans la Société, tout est recyclé.
2. Un débat fait rage pour savoir si, quand un Citoyen se révèle avoir une allergie alimentaire, on doit bannir l'aliment pour simplifier le travail du Service de Restauration ou prévoir des repas spéciaux pour le Citoyen concerné.
3. La piscine clandestine des petits vieux a attiré l'attention et on se demande désormais si ce sont des installations à prévoir pour tous.
4. Je peux littéralement demander à la Nuée de me créer une rame de papier vierge au lieu de recycler des emballages de plateau-repas.
5. Il existe un Service des Magazines qui publie un magazine par rotation pour chaque Service, en s'efforçant d'écrire des articles sur des sujets qui ont fait l'actualité ou de nouvelles découvertes.

Comme quoi, il me suffisait d'ouvrir le journal. Je me commande, via ma boîte à messages, une station de travail portative qui m'est livrée peu de temps après. Puis je m'efforce de surmonter mon

appréhension de ce travail qui m'a valu une tentative d'assassinat et j'ouvre un programme pour transmettre des instructions à la Nuée.

Mon premier essai échoue : j'obtiens une brique de papier de la taille d'une pile de cinq cents feuilles solidaires les unes des autres. Le processus restait impressionnant à regarder. La Nuée s'est levée au-dessus de la table de ma cuisine et, trop subtilement pour l'œil humain, particule par particule, elle m'a fabriqué ce que je lui ai demandé.

C'est à ce moment-là que la réalisation me frappe que la Nuée doit être un de ces fameux nuages de nanomachines avec lesquels on nous rebattait les oreilles de mon temps. En 2025, 2050, 2075, la même rengaine : « On arrivera à les concevoir d'ici vingt-cinq ans ». Il faut croire que « on » a finalement réussi. Mais elle a l'apparence d'un nuage de poussière et je la distingue...

Le temps de retrouver de mémoire comment fonctionne un microscope optique (remercions le livre de vulgarisation scientifique pour enfants « *Tout-Petit regarde le tout-petit* » parcouru du temps où je squattais la médiathèque de mon quartier), j'en fais fabriquer un à la Nuée puis je lui demande de m'envoyer un peu d'elle-même sous la lentille ; je l'accompagne d'un de mes cheveux pour l'échelle.

Un grain de Nuée, c'est un genre de machine minuscule qui mesure environ l'épaisseur d'un cheveu. J'arrive à distinguer différents types de grains, l'un sphérique, l'autre cubique, celui-là un rhomboïde. Or, si j'arrive à les voir au microscope, ce ne sont pas des nanomachines : ce sont des *micromachines*. Assez de chipotage : j'ai enfin vu ce qui sous-tend l'économie et le système de castes, ce qui recycle les déchets en matériaux et fait rotationner les Citoyens. Je ne sais toujours pas pourquoi la Société se coupe du monde, mais je sais comment elle parvient à subsister. C'est... un progrès ? Appelons ça un progrès.

Toutes ces expérimentations me consomment la période travaillée. La sonnerie du repos me prend par surprise ; j'abandonne tout sur place, sauf mon plateau-repas, et je file chez Mérisha.

Qilépe m'ouvre avec un sourire vague. Quand je m'enquière de son état – j'espère de tout cœur que la Basse-Caste lui permet de surmonter son problème de stress chronique – il me confirme que le nœud d'angoisse dans sa tête se dénoue petit à petit. Puis cette grande gueule de Mérisha me saute dans les bras et me fait tourner sur moi-même afin de lui laisser admirer ma Haute-Citoyenneté, et j'éclate de rire parce que la réalisation m'a frappé que j'ai, enfin, des amis.

Des amis qui ont, l'un envers l'autre, une connivence amoureuse qu'on ne rencontrait à mon époque que dans certains coins du Marais. Ce qui me fait très plaisir pour eux mais m'interroge sur la réception publique de notre petit complot gay et lesbien. Traïzie affirme :

— L'idée circule. J'ai été discrète. Une fois leur réflexion faite, ça paraîtra logique à celles qui ressentent les mêmes choses que nous qu'elles leur sont naturelles et devraient être traitées comme telles ; j'ai confiance en toutes les Citoyennes pour accepter le bonheur des autres.

C'est naïf et ça me laisse un sale goût d'appréhension en bouche. Mais c'est leur Société, pas la mienne : si aucun de nous ne peut prédire toutes les réactions, Mérisha, Qilépe et Traïzie ont quand même moins de chance de se tromper que moi.

Nous passons à table. Au menu de ce soir : de la gelée couleur safran, un bloc de protéines reconstituées goût poulet approximatif, des petits pois, des carottes minuscules, et un kiwi. J'admire

l'hydroponie des citoyens : du temps où j'avais essayé d'en planter, mes actinidias m'avaient crevé entre les doigts.

Je ne sais pas trop quelle conversation faire, alors je lance une question qui m'est passée par la tête dans la journée :

— Est-ce qu'il y a des livres d'histoires pour les Citoyennes, plutôt que pour les Petites-Citoyennes ?

Avec une formulation pareille, vous vous doutez que je ne connais pas le mot citoyen pour « roman ». Le temps de réexpliquer ce que je veux dire – par exemple, comme « *Bobi et Bibo se disputent et mettent en danger l'harmonie de leur groupe éducatif puis vont voir un Citoyen-parent qui leur apprend à régler leurs conflits de façon constructive* », mais pour adultes – et Traïzie éclate de rire.

— Non.

La sentence est aussi amusée que définitive. Je retourne à mon assiette. Ma grande gueule préférée s'éclaircit la gorge :

— Il y a bien un livre, mais il est interdit...

Mérisha hésite puis, devant la voracité de mon regard, poursuit :

— Son titre est « *Je casse la figure à son-nom-est-abominable* ».

— Mérisha.

— Je l'ai eu entre les mains plus jeune, il met de bonne humeur le temps de le lire mais quand tu le refermes et que tu te rends compte que ça ne peut pas arriver, ça déprime...

— Mérisha, non.

À la deuxième interruption, mon ami prend enfin conscience que ma petite copine lui interdit de continuer sur ce sujet. C'est bien, je ne me sens pas manipulée. Je relance :

— Pourquoi, « non » ? Qu'est-ce que c'est que ce « non » ?

— Marie, n'insiste pas.

Cet ordre a des accents trop familiers pour que j'y obtempère.

— « N'insiste pas » ? Qu'est-ce que je dois comprendre ? Que non seulement tu me caches des choses, mais qu'en plus je n'ai pas le droit de faire une remarque ? Mérisha, cette histoire de livre m'intéresse.

Mon ami s'est mué en un tas de gêne ; Qilépe, lui, cultive son ulcère en silence, le visage blême. Pas de soutien à rechercher de leur côté. Cela dit, je suis censée appartenir à la Haute-Caste, celle qui donne des ordres et qui a l'avantage intellectuel ; si ça pouvait me servir à quelque chose dans cette dispute...

Traïzie ne se démonte pas :

— Oui, je te préserve, et oui, c'est désagréable que tu le prennes aussi mal et que tu t'énerves contre moi.

— De quoi veux-tu me préserver ? De comprendre quelque chose à ta Société, qui m'est étrangère, dont je n'ai même pas le droit de partir ?

— De vivre dans la peur de l'abominable !

La colère a assombri son teint, l'effort que je lui ai fait subir l'a essoufflée. Ces signes seraient faciles à confondre avec autre chose, hors contexte. Elle se réfugie dans le mutisme. J'attends de voir ; la tension ne descend pas, et plus personne ne parle. Je me lève de table.

— Merci Qilépe, merci Mérisha, j'ai passé un bon moment en votre compagnie.

Ma tentative de politesse doit passer pour du sarcasme, hélas, vu comme mon ton est faux. Je rentre chez moi à marche forcée. Le temps d'arriver, mes jambes sont coupées et des taches noires me bloquent la vue. Je me laisse tomber sur mon lit et je laisse mon corps s'évanouir, puisqu'il n'est bon qu'à ça.

Les rêves me laissent en paix, du temps où j'étais Basse-Citoyenne ; ma première nuit dans la Haute-Caste, les cauchemars décident de rattraper leur retard.

Traïzie me crie dessus et se change en Mathilde qui me poignarde et se change en Philanca qui me dit qu'elle me hait et se change en Maman qui me contemple de son regard lourd d'émotions ambiguës et se change en Lydia qui me supplie de ne pas repartir en mission. J'ai à peine le temps de répliquer à chacune des transformations, mais celle de ma fille se prolonge alors je balbutie que je ne peux pas rester, que ce n'est pas contre elle mais que je n'ai jamais voulu d'elle, jamais voulu la faire souffrir, jamais voulu que mes ovocytes congelés soient utilisés pour la concevoir et je ne sais pas comment Mathilde a fait pour contourner les barrières légales en place, que je ne la mérite pas et qu'elle mérite tellement mieux, que je ne suis qu'une saloparde qui a tout plaqué pour l'espoir de reprendre le contrôle sur sa vie et que Lydia est devenue malgré elle le symbole que personne ne respecte ma volonté.

Je me réveille, dans une flaque de larmes qui a imbibé mon oreiller, avec la certitude que je dois rompre. Cette réalisation n'arrange pas mon problème de larmes.

Ma porte s'ouvre tout en douceur. Je ne me retourne même pas. Traïzie grimpe dans mon lit, se fait grande cuillère pour recouvrir ma position foetale. Nous ne disons rien une minute, puis ma petite amie chuchote :

— Les Hautes-Citoyennes sont faites pour avoir des idées mais ce ne sont pas toujours des idées agréables.

— Traïzie, je ne peux pas continuer comme ça.

Le silence revient. Ses bras me serrent – force Basse-Citoyenne aidant – à la limite de ce que je peux supporter ; c'est apaisant, d'une certaine façon. Traïzie murmure :

— Dehors, c'est là où il habite.

— Qui ?

— Il se fait appeler Robert Uma, mais son nom est abominable.

Il y avait un accent pas très citoyen dans ce nom ; j'interprète le prénom franchouillard, mais le patronyme m'échappe encore. À force de le retourner, je tente :

— Tu veux dire « *Humain* » ? Dans ma langue, un *humain*, c'est... un autre mot pour un Citoyen. Le gars s'appelle « Robert *Humain* » ?

— Non. Son nom est abominable. Les choses ne sont plus comme à ton époque : nous ne sommes pas des *humains*. Nous sommes des Citoyennes et c'est ce qui nous protège de l'abominable.

Une petite part de moi, conditionnée à se faire balader, se dit que même si les réponses s'avèrent partielles je viens de poser une longue série de questions et que je devrais arrêter maintenant avant que quelque chose de terrible ne se produise. Je lutte contre le sentiment.

— Pourquoi me cacher tout ça ? Tu n'avais pas le droit d'en parler ?

— Ce n'est pas interdit. Je n'en avais pas envie. Un jour, l'abominable trouvera le moyen de nous détruire et nous ne pourrons pas nous défendre. Tant que tu ne savais pas qu'il existait, tu ne pouvais pas avoir peur de lui. Ça... ça me plaisait qu'il existe quelqu'un qui n'a pas peur de lui.

— Je n'ai pas peur.

— Oh, tu n'es pas obligée de faire semblant.

— Ne t'inquiète pas : je vais lui casser la figure, à « son nom est abominable ».

Traïzie est prise d'une violente convulsion, entre le rire et l'horreur. Je me retourne et l'enlace de face.

— Bénédikete, tu vas me tuer !

— *Cte.*

— Ke-te.

Elle n'y est pas. Elle n'y parviendra peut-être jamais. Je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser. Mon amour me regarde d'un air taquin et me lance :

— Tu vas lui casser la figure, toi ? Tu me le promets ?

— Oui, je te le promets.

— ... Tsk, qu'est-ce que tu es mal élevée, Bénédikete ! On apprend aux petits à ne pas faire ça !

— Je sais, chérie : j'ai lu « *Tala fait une promesse qu'elle ne peut pas tenir et tout le monde est très fâché contre elle jusqu'à ce qu'un Citoyen-parent l'aide à tout arranger* ».

Dans la catégorie des boulots faciles, on aurait pu me donner une place au Service des Analyses Littéraires, et j'aurais pu me contenter de lire les titres des histoires pour enfants.

Nous nous embrassons. Traïzie propose de me tenir compagnie jusqu'à ce que je me rendorme. Je ne dis pas non. Son odeur et sa chaleur me bercent et m'épargnent de cauchemarder davantage.

## **Chapitre sixième** : *De l'intérêt d'un journal de rêves. La troisième est la bonne. Pourquoi la politesse ? Et Mathilde... Maigres connaissances en biologie. Une morale ?*

---

S'il faut trouver un intérêt aux cauchemars, alors je dois reconnaître que ceux de ma période comme Haute-Citoyenne ont le mérite de me faire cogiter. Dans un cahier flambant neuf, armée d'une copie presque parfaite d'un stylo-bic, je prends jour après jour des pages et des pages de notes.

Beaucoup d'uchronies personnelles là-dedans. Et si Mathilde ne m'avait pas tapé dans l'œil à cette soirée. Et si je l'avais foutue à la porte après qu'elle m'ait cocufiée pour la énième fois. Et si je l'avais plaquée pour la jolie bibliothécaire Inès. Et si j'étais restée pour offrir à Lydia une autre vie que l'emprise de Mathilde. Et si j'avais repris contact avec ma mère.

Au milieu de tout cet auto-apitoiement me vient parfois une idée qui ressemble à quelque chose d'utilisable par la Société ; j'investigue alors quel est le Service concerné puis je lui rédige un long mail.

La plupart du temps, on me répond : « Haute-Citoyenne Bénédikéta-Marie, merci de votre considération mais, si vous avez un peu d'amabilité pour nous, ne nous envoyez plus de messages. »

J'espère que la Société en tirera la leçon que, quand on placardise une Haute-Citoyenne, on provoque des désagréments à tout le monde.

Je progresse dans ma compréhension du fonctionnement de la Nuée. À force de jouer avec, j'ai acquis le niveau de compétence nécessaire pour travailler au Service des Instructions, et le niveau de connaissance suffisant pour savoir que c'est un travail chiant comme la pluie. (Expression consacrée. Je n'ai rien contre la pluie. Un peu de pluie sur le visage m'aurait fait un bien fou.)

Comment peuvent bien tourner les Services ? Peut-être que Philanca ne sera pas la patronne des Instructions, à la prochaine rotation.

Repensant à la commanditaire de ma tentative de meurtre, je ne peux m'empêcher de me demander si notre accord a encore une raison d'être. Quel accord, d'ailleurs ? « J'attends que la rotation la fasse à nouveau Haute-Citoyenne et ensuite elle m'explique tout, parce que la vérité me fera souffrir ». Ça y est, je suis au courant pour l'abomination Robert Humain qui fait frémir la Société – même si je ne sais toujours pas pourquoi. Qu'a Philanca d'autre à m'offrir ?

Et puis, quel besoin a-t-elle d'être Haute-Citoyenne pour me parler ?

1. Comme beaucoup d'autres Citoyennes, elle a une caste préférée qui est la Haute ; elle veut seulement se mettre à l'aise.
2. Elle veut me donner des explications à la formulation subtile et elle estime que seule la configuration « Haute » de son encéphale – avec tout ce qu'elle amène de pensées en bordel et de cauchemars – est à même d'y parvenir.
3. La Haute-Caste est celle qui donne les ordres, peut-être en écho du temps où cette génération de petits-Citoyens obéissait à des Citoyens-parents plus grands qu'eux. Philanca refuse de me faire face si elle n'a pas un ascendant social, symbolique et physique sur moi.

Encore que, physique, ça se discute : j'ai fait plus de syncopes en une rotation que dans tout le reste de ma vie.

Je me demande si je ne devrais pas parler de ce pacte secret à Traïzie.

Avant d'avoir pu prendre une décision, la rotation arrive. Baignoire, endormissement, rectification de la taille des os et du volume des muscles : je ne vais pas vous l'expliquer une troisième fois.

Me voilà redevenue Bonne-Citoyenne et, question essaim de pensées parasites et diverses, ça se calme là-haut. Je souffle un peu avant de vérifier dans ma boîte à messages ma prochaine affectation. Il s'agit du Service des Instructions de la Nuée, parce que bien sûr que c'est ça ; un deuxième message, de notre patronne Philanca, propose à tout le Service de prendre un congé exceptionnel aujourd'hui.

Je sens que ça a un rapport avec notre arrangement. Me le confirment les coups frappés sur ma porte. Il y a un bout de temps que j'ai pigé quelle est la différence, socialement, entre ça et utiliser la sonnette : la sonnette est connectée, le Service Eau et Lumière peut sortir le relevé de ses utilisations pour voir combien de visites a reçu un appartement. Voici Philanca, qui ne veut pas que sa présence chez moi soit connue.

À peine lui ai-je ouvert qu'elle me tire à l'extérieur.

— C'est le moment. Suis-moi.

J'ai beau obtempérer, je tiens à la mettre à jour sur la situation :

— Je sais pour Robert Humain.

— Son nom est abominable, répond-elle par automatisme.

— Ce n'était vraiment pas très compliqué à dire, Traïzie y est parvenue quand elle était Basse-Citoyenne.

— Je n'ai rien à faire de cette petite asociale que tu t'es choisie pour camarade de jeu.

— Pourquoi devrais-je vous écouter quand vous vous montrez aussi désagréable ?

— Pourquoi devrais-je me montrer agréable envers une étrangère stupide qui n'a pas sa place dans la Société ?

Philanca change d'avis ; alors qu'elle venait de choisir une direction à un carrefour, elle retourne sur ses pas et en prend une autre. Si elle est en train de me perdre, ce qui n'est pas très difficile, je soupçonne qu'elle ne sait pas non plus très bien où elle va, ou qu'elle est trop furieuse pour se concentrer. Elle me force à ressentir un peu de pitié.

— Philanca, vous n'êtes pas obligée de me parler, de me fréquenter, de me voir ; nous pourrions continuer à vivre nos vies chacune de notre côté. Les Citoyennes sont au moins... plusieurs fois cent personnes.

Ma patronne grimace de dégoût face à cette circonlocution tarabiscotée. Puis elle se reprend et me lance :

— Tu ne veux pas vivre dans la Société ! Tu veux aller dehors, n'est-ce pas ? Si j'ai lâché le mot devant toi au procès, c'était pour voir ce que tu en ferais ; je n'ai pas été déçue. Ça a bien embêté

Traïzie, elle qui s'était ennuyée à contrôler ton apprentissage de la langue pour que tu ne puisses pas poser les mauvaises questions trop tôt...

Je ne devrais pas ressentir de surprise – ma petite amie a déjà prouvé qu'elle considérait la manipulation comme un moyen valable de gérer notre relation – mais ça fait un peu mal quand même. De toute façon, pourquoi écouter la femme qui me hait insulter la femme que j'aime ?

(Et Mathilde m'aime si fort quand elle me hurle dessus que je suis une erreur de la nature, et Mathilde m'aime si fort quand elle me met son poing dans la gueule, et Mathilde m'aime si fort quand elle menace de se tuer si je pars pour ce projet spatial qui m'emmènera quinze ans dans le futur, et tous mes amis pourraient-ils s'il-leur-plaît arrêter de dire du mal de Mathilde, sinon qu'ils comprennent bien que je vais devoir me séparer d'eux – que Mathilde déteste si fort de toute façon...)

Il faut que je me calme alors j'essaie d'invoquer cette fameuse capacité des Bas-Citoyens et j'observe Philanca, ses expressions, son langage corporel : je veux arrêter de jouer au jeu de la confrontation. C'est le sien ; il ne m'intéresse pas. Je dois trouver un moyen de la comprendre. En désespoir de cause, je tente :

— Pourquoi me détestes-tu ?

Et bien sûr qu'elle va me trouver impolie et me haïr davantage puisque je viens de laisser tomber le formel pour le personnel, comme elle-même n'a jamais hésité à le faire pour marquer son mépris. Ça la stoppe net. Son visage se ferme, presque en une grimace de douleur. Sur ma lancée, j'ajoute :

— Ce n'est pas seulement parce que je suis étrangère. Il y a une autre raison.

Philanca recommence à marcher. Je reste sur place. Après tout, elle veut que je la suive plus que je ne souhaite la suivre ; j'ai là de quoi marchander. Elle lâche un soupir et annonce d'une voix lasse :

— Tu es mon ancêtre.

— Pardon ?

— La Nuée nous a dit que tu étais mon ancêtre du côté des Citoyennes. Nous ne savons pas ce que ça veut dire : nous ne possédons pas tout le savoir de ceux qui l'ont fabriquée. Mais elle nous l'a affirmé et par conséquent c'est à moi qu'on a demandé si nous devions te sauver ou t'abandonner dehors.

J'en reste bouche bée. Ma supposée descendante reprend son chemin. Cette fois-ci, je la talonne. Du côté des Citoyennes ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Probablement « du côté maternel ».

Rassemblant mes maigres connaissances en biologie, je crois me souvenir qu'une façon d'identifier des « lignées féminines » est de regarder du côté de l'ADN des mitochondries, ces organites dans les cellules du corps humain qui font je ne sais plus quoi. Il paraît que nos ancêtres unicellulaires ont dévoré les leurs du temps où ça se castagnait dans la soupe primordiale ; on aurait formé un genre de symbiose.

Il y a des mitochondries dans les gamètes femelles – les ovocytes – mais il n'y en a aucune dans les gamètes mâles – les spermatozoïdes. Et les mitochondries ont leur propre ADN parce qu'elles étaient des organismes indépendants dans le temps, et qu'elles ont gardé de cette époque la capacité à se débrouiller toutes seules pour vivre et se multiplier. Du coup, en allant regarder cet ADN

mitochondrial, on peut identifier des personnes qui sont issues des mêmes femmes, ou groupes de femmes.

Je suppose que, quand Mathilde m'a fait un enfant dans le dos à l'aide d'une FIV illégale, elle a utilisé un de mes ovocytes congelés comme gamète femelle ; j'aurais transmis mes mitochondries à Lydia, qui a dû les refiler à ses propres enfants.

À moins que tout ça n'ait rien à voir avec moi et que ce soit quelqu'un d'autre de la famille de ma mère qui soit l'ancêtre direct de Philanca. Vu le laps de temps entre ma génération et la sienne, inutile d'espérer résoudre la question en regardant le reste de l'ADN.

Un brin de compassion m'étreint et je la réconforte :

— Je sais ce que ça fait de se retrouver avec... Avec une charge qu'on n'avait pas prévue, avec quelqu'un qui apparaît et que tu es censée considérer comme de ta famille alors que tu ne l'as jamais vu. Je suis désolée, je n'ai jamais voulu être un poids pour toi.

Philanca flanque un coup de poing au mur le plus proche d'elle. Elle est peut-être bien une descendante de Mathilde. Comme une biche prise dans des phares, j'attends de voir.

— Tu es stupide à *coeur*, ce n'est pas possible ! Vraiment ? C'est tout ce que tu retiens ? C'est ce que tu crois que je ressens ? J'ai choisi de te sauver ! Et pour découvrir quoi ? Que tu as abandonné ton propre enfant ! À ton époque, là d'où tu viens ! Sans espoir de retour ! C'est abominable ! Tu es abominable ! Il faut que tu partes *avant* que la nouvelle génération naisse, sinon que va-t-il arriver ? Qui vas-tu encore convaincre de changer notre mode de vie pour adopter le tien, d'abandonner nos enfants ? Traïzie, Mérisha, ce pauvre Qilépe ? Abominable. Abominable.

Elle reprend son souffle et un semblant de contenance. Je n'ose plus rien dire. Elle se recoiffe du bout des doigts puis conclut :

— Pour le bien de tous, il vaudrait mieux que tu suives ta première envie et que tu partes. Dehors. Loin de la Société.

La terrible lesbienne bourreau d'enfants, c'est un cliché qui m'est passé par la tête plus d'une fois sur le pas de tir de mon deuxième voyage vers le futur. L'esprit troublé, j'étais incapable de définir si Lydia avait besoin de moi comme parent ou pas, et si elle voulait que je reste ou non. J'ai fait le choix de croire que quelqu'un qui s'était passé de moi pendant quatorze ans pouvait continuer toute une vie.

Je ne suis pas une mère abandonnante : je suis une vieille butch avec une ex abusive, une croyance tenace que les numéros d'urgence pour conjoints et conjointes battues sont réservés aux hétéros, et qui a laissé traîner des gamètes surgelées derrière elle sans penser que Mathilde était assez cinglée pour commettre un faux en écriture et élever un bébé toute seule...

Et rien de tout ça n'a le moindre sens ici.

Les Citoyens vivent dans la crainte d'une fin de leur monde. Ils ont apparemment choisi de se concentrer sur le fait qu'ils ne sont pas tous seuls et qu'une autre génération viendra après eux ; bref, la Société – ou du moins Philanca – est nataliste à balles. Bien sûr que j'ai commis un crime, à ses yeux. Comment ne pas me haïr ?

On aurait pu croire que ça m'aurait appris à ne pas raconter mon histoire à n'importe qui comme je l'ai fait en arrivant dans la Société, mais notre discussion prouve que je n'ai rien retenu de la leçon.

Comme mon attitude est inexplicable et inexcusable, je ne présente à Philanca ni explications ni excuses. Nous continuons à marcher.

Les murs changent ; s'ils sont plutôt lisses ailleurs dans la Société, ils deviennent ici plus mécaniques. Je vois du câblage attaché et du compartiment mural à foison. Nous ne sommes probablement pas dans un quartier résidentiel, à moins qu'on m'ait caché l'existence de Pauvres-Citoyens qui vivraient dans les espaces laids du bâtiment. Malgré mes velléités de rébellion de quelques mois plus tôt, je ne l'espère pas. Quitte à contrôler leur population et leurs classes sociales d'une façon aussi intensive, j'ose espérer que les Citoyens n'ont pas balancé des gens à la marge, sinon à quoi bon s'être autant emmerdés.

Philanca paraît enfin satisfaite de sa situation géographique, ce qui me laisse à penser que nous sommes arrivées. Elle se penche vers le sol et y déverrouille un sas comme j'en ai déjà vus ailleurs.

— Entre là-dedans. Ça conduit dehors.

Je me faufile dans l'ouverture. Autour de moi s'étend une petite pièce aux murs métalliques, presque pas meublée une fois exclus quelques placards vides. Tout ça me dit quelque chose. Tout ça me dit beaucoup trop quelque chose pour être honnête.

Sous mes pieds, un hublot. Penchée au sol, j'essaie d'y voir au travers.

Une pluie d'étoiles tournent sur un fond noir d'encre. Ce n'est pas un ciel nocturne, parce que pour que ce soit un ciel nocturne, il faudrait que la lumière de ces étoiles ait été filtrée à travers une atmosphère.

Nous sommes dans l'espace. Dans une station scientifique, militaire ou minière reconditionnée. J'imagine que les Citoyens ont dû apporter des améliorations cosmétiques aux niveaux les plus internes.

Ce n'est pas possible, aucun habitat que je connais n'a une accélération suffisante pour simuler une gravité similaire à celle de la Terre, je me serais rendu compte de quelque chose...

Sauf que le premier truc que la Société a fait quand je suis arrivée, c'est passer mon corps sur le billard de la Nuée. Tant qu'à m'adapter aux standards du coin, autant m'optimiser pour la faible pesanteur.

Philanca referme le sas au-dessus de moi dans un vacarme métallique. En panique, j'avise l'échelle sur l'un des murs et je m'en sers pour remonter taper à la porte.

— Ouvre-moi !

— Non. Tu veux aller dehors. Je t'y envoie.

Le sifflement de l'air m'apprend que le sas vers l'extérieur, sous mes pieds, est en train de s'ouvrir. Le sas vers l'intérieur se scelle : plus moyen de communiquer avec la femme qui ne peut décidément pas s'empêcher d'attenter à ma vie.

Je vais mourir, de toute évidence. Parce que j'ai été assez bête pour faire confiance à quelqu'un qui voulait me tuer. Parce que j'ai été assez aigre pour ne pas prévenir la femme que j'aime de mes

plans. Le sol se dérobera sous mes pieds et, parce que cette station spatiale tourne sur elle-même, la force centrifuge m'emportera au loin. Sauf intervention d'un Service des Secours Spatiaux dont je n'aurais pas entendu parler avant, tout est fini !

Quelle est la morale de cette histoire ?

Déjà, que les relations interpersonnelles et interculturelles sont des objets compliqués mais qu'en général, quand une personne vous dit qu'elle veut votre mort, elle le pense.

Ensuite, qu'il vaut mieux s'efforcer de régler ses problèmes plutôt que de voyager vers le futur pour leur échapper, n'en déplaît aux adeptes de la fuite en avant.

Enfin, que je suis vraiment, vraiment stupide.

Le sas finit de s'ouvrir, je ne parviens pas à rester en équilibre sur le bord, je tombe vers l'espace.

Je ne retiens pas ma respiration. S'il y a bien un truc que le chef de la sécurité de mon astromine nous a rabâché, c'est que retenir sa respiration signifie l'éclatement des alvéoles pulmonaires et qu'on ne peut pas soigner ça. Au contraire, il faut laisser l'air partir en douceur et espérer être secouru dans la minute qui suit.

Il nous a même fait une démonstration de ce qu'on ressent, afin de nous faire développer les bons réflexes, sans combinaison, dans le sas, hop ; et à ceux qui geignaient, « est-ce que c'est bien conforme à la convention collective de nous exposer directement au vide spatial », il répondait « c'est bon, t'as mis tes gamètes au congélo, je peux t'irradier ».

Mes poumons ne... ne réagissent pas pareil qu'à ce moment-là. J'ai l'impression que l'air sort moins vite – encore un truc de la Société ? On aurait modifié ma respiration en cas de sortie accidentelle dans l'espace, ou de décompression dans la station ? Formidable, je vais mourir en dix minutes au lieu de deux, j'avais bien besoin de ça.

La station s'éloigne petit à petit – ou plutôt l'inverse, je m'éloigne, presque sans perdre de vitesse faute de frottements pour me ralentir. Elle a une tronche un peu hybride, elle m'évoque une agglomération de modules appartenant à des entreprises différentes. Eh, pourquoi pas : il peut y avoir des circonstances, dans l'histoire de sa création, qui justifient ce cadavre exquis technologique.

La Société me cache le Soleil. Je me demande sur quelle orbite nous sommes. Celle de la ceinture d'astéroïdes ? Ça manque d'astéroïdes. En fait, je ne vois que des étoiles : ça manque de système solaire. Je ne parviens pas à pivoter sur moi-même, impossible de regarder les alentours pour y chercher des indices.

Puis je tombe, lourde, sur l'angle d'un mur, l'arrière de la tête cogné. Le temps de reprendre mes esprits, la pièce s'est formée autour de moi : quatre murs, un plancher, un plafond, pas clair quoi est quoi vu que tout ça forme un cube beige au creux duquel je me relève. L'air ne s'évade plus seul de ma gorge, au contraire il y afflue jusqu'à remplir mes poumons.

Je n'ai pas le temps de me demander ce qui se passe que le morceau de plancher sous mes pieds se transforme en un écran où figure un texte écrit serré.

*« Bienvenue dans le nuage HUMAN. Merci de lire attentivement nos conditions d'utilisation avant de cliquer sur ACCEPTER.*

## 1. CONDITIONS GÉNÉRALES

### 1.1. LICENCE

#### 1.1.1. HUMAN INCORPORATED »

Je ne peux pas me forcer à lire le reste. Toute ma vie, je suis passée à la page suivante sans même essayer de déchiffrer ces énormes tas de considérations légales ; j'y consentais parce que j'avais un besoin immédiat de *ce* programme ou de *ce* site Internet...

Mais là, c'est l'espace.

Les gens du futur ont privatisé l'espace ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai besoin d'une version en français FALC. C'était à la mode à une époque, ça l'est peut-être resté. Je trouve le bouton pour la demander.

« Bienvenue dans le nuage HUMAN.

#### 1. Qu'est-ce que c'est ?

*Le nuage HUMAN est un grand nombre de micromachines qui peuvent vous convertir vous aussi en micromachines. Vous serez toujours vous, la personne, mais vous ne serez plus un animal vivant : vous serez un nuage de micromachines.*

#### 2. Qu'est-ce que le nuage propose ?

*Le nuage HUMAN vous propose d'exister pour toujours, sous forme de nuage, et de continuer à faire ce que vous voulez, sauf que vous serez un nuage. Les autres utilisateurs vous prêteront tout ce qu'ils possèdent à la demande.*

#### 3. Qu'est-ce que je dois donner au nuage en échange ?

*Vous devez donner au nuage HUMAN votre corps, qui sera converti, et tout ce que vous possédez (comme par exemple vos vêtements, vos objets, votre maison, le terrain de votre maison) qui sera converti aussi. Vous pourrez toujours avoir ces objets, ils feront partie du nuage, comme vous. Vous acceptez aussi de prêter tout ce que vous possédez aux autres personnes du nuage.*

#### 4. Est-ce que je dois payer quelque chose ?

*L'argent n'a pas d'importance quand on est un nuage de micromachines qui fonctionnent avec l'énergie du soleil, donc non. Votre argent liquide peut compter dans les objets que vous donnez au nuage.*

#### 5. Comment les choses se passent dans le nuage ?

*Le nuage HUMAN est géré par une administration composée de personnes du nuage. Cette administration peut faire certaines choses dans le nuage que les autres personnes ne peuvent pas faire.*

#### 6. Est-ce que je peux sortir du nuage ?

*Pour que les choses soient plus simples à gérer pour nous, vous devez demander l'autorisation de quelqu'un de l'administration pour sortir du nuage, ou pour sortir des objets du nuage. »*

Il y avait d'autres points et je voulais continuer à lire malgré le fait que cette réécriture ne respectait pas du tout la charte du français Facile à Lire et à Comprendre, mais c'est à ce moment-là que vous avez débarqué, et que vous avez dit quelque chose du genre...

— Oh, oui, je me souviens : un truc qui claque, comme « Dites donc madame Marie, vous n'avez pas toute la journée ! Cette boîte mesure deux mètres d'arête, ce qui veut dire que vous aurez épuisé l'oxygène de la pièce dans dix-sept heures. »

Là, je vous ai fait remarquer que c'était bien assez long pour me laisser lire les conditions d'utilisations jusqu'à la fin ; vous vous êtes impatienté et vous avez rapproché les murs de la pièce.

— Techniquement, on appelle ça une boîte, mais continuez.

Je me suis dit que tout ça était fort étrange, que rejoindre le nuage HUMAN était peut-être ma dernière option pour rester en vie, et que, tant pis, même si ça sentait mauvais, j'allais accepter.

— Et c'est ainsi que vous avez rejoint mon petit nuage.

Et que j'ai commencé à vous raconter ma vie, puisque ça avait tant l'air de vous intéresser.

— La boucle est bouclée !

Oui.

Sinon, vous ne m'avez toujours pas dit votre nom ?

— Qui voulez-vous que je sois ? Allez, devinez !

Robert Humain ?

— Robert Human, *in english*, en fait : vous y étiez presque.

**À suivre et conclure dans la partie 2**